

Hanna Dziechcińska

LE VOYAGE — SA SITUATION DANS LA CONSCIENCE SOCIALE DES XVI^e — XVII^e SIECLES

Les spécialistes de l'histoire de la littérature et des mentalités sociales du XVI^e siècle dans les pays européens affirment à l'envi qu'un des traits caractéristiques de l'homme de la première moitié de ce siècle, c'était son immense curiosité, son désir d'élargir les limites de son savoir, sa "faim" de connaissance. Cette vitalité extraordinaire, cette vie intellectuelle des gens de cette époque s'accompagnaient d'une propension à la découverte, d'une volonté de découvrir et d'exploiter de nouvelles terres, et ces désirs se concrétisèrent dans le phénomène des "Grands Voyages".

Débutant par les expéditions maritimes des navigateurs portugais du XV^e siècle, ces voyages se sont orientés autant vers le proche et l'extrême Orient, vers Madagascar, vers le Brésil que vers des pays plus proches, européens. Ces expéditions hors des frontières de son pays n'étaient pas seulement diversifiées dans leurs étendue géographique, mais aussi par le but et le caractère de chacune d'elles.

Grandes découvertes géographiques qu'accomplirent ces conquérants de nouveaux continents, de nouvelles routes maritimes, voyages diplomatiques, voyages d'études dans les universités étrangères, pèlerinages en Terre Sainte ou en d'autres lieux du culte religieux, déplacements entrepris afin de visiter les vestiges de l'Antiquité, afin d'accumuler des minéraux, des manuscrits inconnus... voilà, brièvement, la liste des motivations qui guidaient les voyageurs de cette époque¹.

Tout cela composait ce phénomène socio-culturel caractéristique de l'époque moderne: les voyages. Peu à peu, le voyage est devenu une des composantes principale des démarches sociales et politiques, il a contribué à créer une conception du monde et une culture intellectuelle, tant en Europe occidentale et méridionale qu'en Pologne et il a laissé des traces dans la littérature de cette époque.

Le voyage, qui, en Pologne, n'était encore pratiqué au Moyen Age qu'à échelle réduite, est devenu au début du XVI^e siècle une sorte de mouvement de masse qui atteignit son apogée dans la deuxième moitié du siècle.

¹ Sur cette question, voir Antoni Maćzak, *Peregrynacje. Wojaze. Turystyka (Pérégrinations. Voyages. Tourisme)*, Warszawa 1984.

Diverses circonstances y ont été favorables. Vu le développement des relations de la République nobiliaire avec les grands États voisins ou éloignés, il lui fallait impérativement nouer et entretenir des contacts diplomatiques avec l'étranger, si bien que ce sont les déplacements de ce type qui ont quasiment predominé parmi les voyages entrepris en Pologne; ils ont predominé surtout par le nombre de leurs participants: en effet, les ambassades se composaient le plus souvent d'une escorte très nombreuse d'accompagnateurs et de serviteurs.

Un autre stimulant de ces expéditions hors de frontières du pays, c'était le besoin d'acquérir ou d'approfondir des connaissances, besoin qui pourrait être exploité lors d'une carrière politique ultérieure. En ce cas, la route menait surtout vers une ville choisie célèbre pour son université, où le voyageur faisait un séjour assez long, de plusieurs années parfois. Cela allait de pair avec la maîtrise des langues étrangères à laquelle la noblesse attachait une grande importance. Le "*fructus inter alios primarius* du voyage, c'est l'apprentissage des langues étrangères" — voilà ce qu'écrivait Jakub Sobieski dans les instructions données à ses fils en partance pour Paris. Et il poursuivait: "C'est un ornement pour tout Polonais et une gloire parmi les premières parures et louanges que de connaître les langues"².

La première place était donnée, surtout au XVI^e siècle, à la connaissance de la langue italienne, nécessaire dans les relations diplomatiques avec les principautés italiennes et surtout avec la curie pontificale. Le temps aidant, la connaissance de l'allemand se hissa au premier plan, tant en raison des relations avec les villes du littoral, avec Gdańsk surtout, qu'en raison des relations étroites entretenues avec les Habsbourgs. A côté de l'allemand, on tint également comme particulièrement nécessaire, avec le temps, la langue française, ceci étant donné l'importance croissante de la France dans la première moitié du XVII^e siècle³.

Mentionnons aussi l'habitude du pèlerinage en Terre Sainte ainsi que dans d'autres lieux célèbres pour leurs reliques et leurs miracles. Ces pèlerinages étaient le plus souvent l'accomplissement d'un voeu antérieur. C'étaient des pèlerinages organisés, en groupe essentiellement, des voyages soumis à des règles fixées, relatives par exemple à l'habit du pèlerin, habit qui devait assurer certains privilèges et permettre de différencier le pèlerin des autres voyageurs.

Remarquons enfin qu'un stimulant incontestable des voyages, c'était, tout simplement, la mode de visiter des pays étrangers, mode qui s'étendit dans toute l'Europe, entraînant une sorte de snobisme qui s'empara de milieux de plus en plus larges, non seulement de la noblesse, mais aussi de la bourgeoisie.

Cette activité itinérante, tant celle des grands découvreurs que celle de voyageurs anonymes, ces expéditions diverses par l'étendue géographique ou

² *Instruction de J. Sobieski* donnée à ses fils en partance pour Paris, publiée avec: S. Gawa-
recki, *Dziennik podróży po Europie Jana i Marka Sobieskich (Journal de voyage en Europe de
Jan et Marek Sobieski)*, Warszawa 1833, p. II.

³ Cf. W. Czaplinski, J. Długosz, *Podróż młodego magnata do szkół (Voyage d'un jeune
magnat aux écoles)*, Warszawa 1969.

les motivations, les conditions dans lesquelles on parcourait les espaces de terre et de mer, la vie quotidienne des voyageurs en ces temps si éloignés de nous, ce sont des questions qui, dans les travaux consacrés à ce sujet, surtout ceux de la dernière décennie, ont fait l'objet de recherches fondamentales aussi bien en Pologne qu'à l'étranger⁴. C'est pourquoi ces questions ne constitueront pas le sujet principal de nos observations.

Nous nous intéresserons par contre à des sujets quelque peu différents de ceux mentionnés plus haut, à des sujets qui nous permettent de considérer le "phénomène du voyage" dans une optique différente.

Nous nous intéresserons en effet au contexte de l'époque — pris dans un sens général — au climat psychosocial qui a contribué à créer cette disponibilité étonnante et ce désir d'abandonner sa maison, son pays, pour, en dépit des dangers, en dépit de peines et d'inconforts inimaginables, arpenter les mers et les terres. Beaucoup de facteurs divers ont contribué à ce "climat". Ces facteurs ont suscité l'initiative et l'activité du voyage, ils ont agi sur les métamorphoses des mentalités et des consciences des participants de cette grande aventure, ils ont été la source d'une réflexion théorique sur le phénomène qui nous intéresse aujourd'hui; ils ont agi aussi sur l'apparition d'une littérature consacrée aux récits et aux descriptions de ces terres nouvelles, inconnues, de ces hommes différents, de cette nature nouvelle.

Commençons notre exposé par les deux derniers sujets qui viennent d'être évoqués; considérons ce fait connu: la "plume" accompagnait cette expansion de découvertes, de connaissances, ou de tourisme tout simplement, une "plume" qui immortalisait en mots le voyage dans toutes ses manifestations, qui le saisissait par des notes. Mais celles-ci n'étaient pas homogènes, pas plus que ne l'était la motivation qui présidait aux voyages. C'est ainsi que dans l'ensemble de cette activité littéraire consacrée au phénomène du voyage, il faut distinguer deux centres d'intérêts différents, deux modes de traiter le problème.

Le premier de ces modes, ce sont les énoncés théoriques qui généralisaient, justifiaient la conception et le besoin du voyage. Forme importante, prise d'une activité sociale qui s'était accrue quantitativement et géographiquement dès le XV^e siècle, le voyage exigea, de toute évidence, une "propagande", et cela s'était fait surtout là où les expéditions à l'étranger devaient entraîner des conquêtes colonisatrices.

⁴ Voilà quelques ouvrages choisis: A. Mączak, *Życie codzienne w podróży w XVI–XVIII wieku* (*La vie quotidienne en voyage aux XVI–XVIII siècles*), Warszawa 1979. A. Sajkowski, *Włoskie przygody Polaków* (*Péripéties de Polonais en Italie aux XVI^e–XVIII^e siècles*), Warszawa 1973. K. Targosz, *Jana Sobieskiego nauki i peregrynacje* (*Les études et les pérégrinations de Jan Sobieski*, Wrocław 1985. G. Atkinson, *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Genève 1969, et *idem*, *Les relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées*, Genève 1972. T. Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'Autre*, Paris 1982. J. Heers, *Christophe Colomb*, Paris 1981. A. Tenenti, *La percezione delle città nell'epoca moderna (XVI–XVIII)*, Intersezioni, a.II, n.3 1982, décembre. *Voyager à la Renaissance*. Actes du colloque de Tours 1983 sous la direction de J. Céard et J. C. Margolin, Paris 1987. M. Ciccarini, *Il richiamo ambivalente. Immagini del Turco nella memorialistica polacca de Cinquecento*, Roma 1991.

Ainsi donc le voyage n'était plus seulement l'exécution pratique de certaines missions hors des frontières de son propre pays, mais il commença aussi à fonctionner dans la conscience sociale comme l'accomplissement de valeurs supérieures, dignes d'un véritable respect. On vit apparaître des oeuvres consacrées aux multiples valeurs du voyage; on proclamait de telles opinions dans les innombrables préfaces des descriptions de pays étrangers.

Ceci ne concerne, évidemment, que la situation de l'Europe occidentale où le voyageur, une fois revenu d'expédition, confiait, le plus souvent sans délai, ses descriptions de pérégrination à un éditeur. Par contre, les journaux de voyage de l'Ancienne Pologne ont connu un sort manuscrit; ils furent donc lus uniquement en cet état et n'exigeaient pas des compléments sous forme d'"Adresse au Lecteur", comme c'était la règle pour les publications imprimées.

Ces préfaces des relations de voyage imprimées, c'était une des nombreuses possibilités auxquelles on avait recours pour exprimer son opinion à propos du sens, de l'importance du voyage. Les auteurs, en annonçant leurs oeuvres, les vantaient parfois comme sources de nouvelles connaissances sur des choses et des questions extraordinaires; ils se justifiaient parfois, devant le lecteur, de leur style sans grande recherche qu'on pouvait pardonner — à leur avis — à un auteur qui n'écrivait pas un roman ou un poème, mais seulement des relations de voyage. Presque toujours, néanmoins, ces préfaces comportaient l'éloge de l'"activité" même du voyage et elles mettaient l'accent sur le plaisir et sur le profit que procurait la connaissance des pays et des hommes.

Un autre type de publications formatrices des convictions de la société à propos du voyage, c'étaient les traités autonomes et des oeuvres plus importantes consacrées à cette question. Citons ici un ouvrage édité à Cracovie en 1591, un recueil intitulé: *De arte peregrinandi*. Citons aussi le traité de Piotr Mieszkowski *Institutio peregrinationum, peregrinantibus peroportuna...*, édité à Louvain en 1625, traité auquel on a joint la célèbre lettre de Juste Lipse qui parle du rôle du voyage dans le système éducatif, lettre où le savant flamand affirme notamment: "Seuls des esprits bas, plébéiens restent chez eux, rivés à leur terre; par contre celui-là a plus de grandeur qui, prenant exemple sur le ciel, se réjouit du mouvement"⁵.

L'opuscule de Piotr Mieszkowski constitue, d'une part, un recueil d'indications pratiques, et, de l'autre, des généralisations théorétiques qui mettent l'accent sur les profits que l'on tire du voyage: "Voyageons en ne nous laissant pas diriger par un certain profit privé, mais aussi par le désir du bien public"⁶. Et plus loin: "Le voyage, ce n'est rien d'autre que l'abandon temporaire, conforme à la coutume, de la patrie et de la maison familiale"⁷. L'argumentation de Mieszkowski recourt souvent aux auteurs antiques, comme le voulait du reste la coutume qui étayait presque automatiquement la publicité des voyages à

⁵ Citation d'après W. Czapliński, J. Długosz, *Podróż młodego magnata*, p. 27.

⁶ *Institutio peregrinationum peregrinantibus peroportuna*, Lovanium 1625, p. 40.

⁷ *Ibidem*, p. 43.

l'étranger de l'autorité de l'Antiquité. On avait recours à des citations, on citait les opinions des Anciens à propos du voyage, et le personnage d'Ulysse était devenu au XVI^e siècle le symbole du voyageur qui, grâce à l'expérience tirée de ses pérégrinations, se rapprochait de la sagesse.

Plus encore: en l'espace du XVI^e siècle apparurent de nombreuses éditions, traductions, de nombreux commentaires d'oeuvres comme *De situ orbis* de Pomponius Mela, de la *Géographie* de Claude Ptolémée, des ouvrages de Xenophon, de Pausanias, de Strabon, ce qui montre bien aussi combien l'autorité de l'Antiquité était vivante dans ce courant intellectuel⁸.

Parmi les travaux consacrés à la "théorie" du voyage, citons encore le livre, connu dans toute l'Europe, de Baudelot de Dairval: *De l'utilité de voyage et l'avantage que la recherche des antiquités procure aux savants*, livre édité à Paris en 1636 et qui connut de nombreuses réimpressions.

"Les anciens n'ont pas crû — nous lisons — que l'absence de la patrie fut infructueuse, et ce qu'on apprenait ailleurs fut médiocre, puisqu'au sentiment de Platon, il fallait avoir le jugement formé pour voyager. Il dit dans le 12 (chapitre? — H. D.) des Loix, qu'il faut ordonner à de jeunes gens sages et bienfaits de voyager, afin que se trouvant aux jeux, aux Temples et aux assemblées publiques des pays étrangers, ils acquièrent de l'expérience pour eux et de la gloire à leur patrie"⁹.

Baudelot de Dairval se réfère ici également à l'opinion du roi de Pologne Sigismond Ier qui dut interdire les voyages à l'étranger à ceux qui n'avaient pas encore atteint l'âge et la préparation convenable.

Poursuivant, au fil de la bonne dizaine de chapitres de son oeuvre, une argumentation en faveur du besoin de connaissance du monde, de la valeur d'une telle expérience, l'auteur mentionne les profits scientifiques, moraux, propres à la formation du caractère, mais il elabore aussi une sorte d'idéalisation du voyageur et ce, en se référant à la tradition de l'Antiquité.

Baudelot de Dairval n'était pas le moins du monde isolé quand il faisait l'éloge du voyageur. Comme on l'a dit, au siècle précédent étaient nées des oeuvres poétiques qui vantaient non seulement les voyages, mais aussi leurs héros. Remarquons en effet que cette publicité spécifique qui s'était développée autour du thème du voyage concernait autant ses aspects pratiques, pédagogiques, utilitaires que cette sorte d'idéalisation du participant même de l'expédition, surtout lorsque les résultats de ses peines se trouvaient perpétués dans des relations imprimées.

On vit apparaître des oeuvres poétiques, des élégies, des sonnets célébrant François Villamont, quatrain qui précédait l'édition de ses *Voyages* en 1595:

*Français, voyez ces peuples étrangers;
sans changer d'air, faites ce long voyage;*

⁸ Cf. J. C. Margolin, *Voyager à la Renaissance*, p. 32.

⁹ Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des Antiquités procure aux savants*, Paris 1686, p. 18.

*Villamont, en la fleur de son âge,
à ses depens vous tire des dangers*¹⁰.

Ou encore cet extrait de sonnet qui précède l'*Observation de plusieurs singularités*, éditée en 1555:

*Il a vu le Perou, Mexique et le merveille
Du Volcan Infernal qui vomit tant de feux
et les sauvages Mocosans qui offensent les yeux
De ceux qui osent voir leurs cheute nonpareille:
Il nous promet encore de passer plus avant
Reduire les Gentils et trouver le Levant*¹¹.

En Pologne aussi, on louait, on appréciait, surtout jusqu'à la moitié du XVII^e siècle, celui qui s'adonnait aux voyages et qui, par la même, incarnait le modèle de l'homme actif, entreprenant, l'opposé de l'homme casanier. Ce dernier, en effet, ne jouissait pas de l'estime de la noblesse. Même la langue de cette époque en est un témoignage éloquent, cette langue qui créa jusqu'à cinq synonymes du terme *domator* (casanier), tous de coloration résolument péjorative.

En écrivant des biographies de personnages historiques éminents, on mettait en exergue leur activité de voyageurs; Stanisław Orzechowski a consacré un chapitre spécial de sa *Vie de Jan Tarnowski* aux "Visites des pays étrangers". "Qu'a-t-il appris dans son voyage?" — tel était l'argument principal en faveur du bien-fondé des expéditions à l'étranger. Ceux qui poussaient aux contacts avec le monde ne se préoccupaient pas, cependant, de profits individuels, mais essentiellement de ceux qui pouvaient être appliqués dans la vie publique. Ces recommandations ont-elles été mises en pratique? Leurs effets ont-ils été perçus par les contemporains? De cela peut témoigner entre autres la phrase lapidaire de Łukasz Górnicki: "Dès que les Polonais sont allés en Italie, notre République a pris une autre forme". Citons encore les paroles de Jan Zamoyski, un de ces nombreux Polonais qui, après des études en Italie, occupèrent dans leur pays de hautes fonctions: *Patavium me virum fecit*.

En citant le chancelier Zamoyski, il convient de rappeler qu'il fut, lui aussi, et un propagateur, et une autorité en matière d'éducation à l'étranger; on venait chercher chez lui des conseils quant au choix des universités étrangères, et à l'Académie de Zamość (créée par Zamoyski), les professeurs se recrutaient parmi les hommes qui avaient fait des études à l'étranger. Ainsi donc, conformément à la tendance parénéutico-didactique dominante dans la mentalité de la noblesse, on mit au premier plan, quand on parlait des valeurs du voyage, l'aspect pratique, utilitaire de celui-ci. Ce principe apparaît très souvent dans les déclarations des écrivains de l'époque qui, en même temps, mettaient en garde contre des voyages à l'étranger guidés uniquement par la curiosité des merveilles du monde. Aussi Mikołaj Rej exprimait-il une opinion caractéristique de

¹⁰ Cf. M. C. Gomez-Géraud, *L'Européen devant les civilisations: Problème de la rencontre et de la communication dans les recits de voyages au XVI^e siècle* (sous presse), le manuscrit gentilement transmis par l'auteur.

¹¹ *Ibidem*.

la noblesse de son temps lorsqu'il écrivait: "Car cela aiderait bien peu, eusses-tu vu le volcan Etna fumante, les fleuves aux flots rapides, les mers tempétueuses, les baleines qui y nagent et les dragons volants (...) si nous rapportons, chez nous, dans nos coutumes, que ce que nous avons emporté. Là-bas, il faut se soucier de bien plus que de ce dont nos yeux se sont repus; de loin plus urgent, ce dont se reput notre esprit"¹².

Le motif de l'utilité du voyage perdura pendant des siècles, en se soumettant, incontestablement, à une certaine conventionalisation.

Ainsi donc, en vertu du principe fameux *Discere id est peregrinare*, les considérations, bien compréhensibles, de l'Ancienne Pologne sur les valeurs du voyage trouvaient surtout leur place dans les programmes pédagogiques, selon l'exemple donné par l'autorité majeure en cette matière, celle de Juste Lipse.

Et c'est ici que de nouveau accède à la parole l'idée de l'utilité pédagogique; on met l'accent sur tout ce qui peut être approprié à la vie publique de la République. Andrzej Maksymilian Fredro, un des plus éminents théoriciens de la pédagogie de l'Ancienne Pologne écrivait: "Il sait beaucoup, celui qui ne sait pas au-delà de ce qui est nécessaire". Et plus loin: "Possède assez de sagesse non celui qui sait en abondance, mais celui qui sait ce dont il a besoin"¹³.

Dans son programme pédagogique, Fredro indiquait, comme troisième volet de l'éducation d'un adolescent, la nécessité d'accomplir un voyage à l'étranger qui viendrait couronner son éducation. "Comme les abeilles ne se contentent pas d'une seule fleur, ainsi à nos esprits curieux, il ne suffit pas de connaître une seule nation pour acquérir l'expérience. Seul, le voyage nous secoue de notre province natale et de notre paresse, et l'exemple de l'étranger nous incline à l'émulation, tandis que le mouvement et le changement éveillent l'énergie à l'action"¹⁴. Fredro était d'accord, dans ses idées, avec son modèle, Juste Lipse, mais à l'inverse de celui-ci, il soulignait la nécessité de tirer parti de son voyage pour le bien et le profit de sa nation et patrie. En proclamant la nécessité de voyager, il mettait en garde, dans le même temps, contre les mauvais effets que ce voyage pouvait avoir, surtout s'il était entrepris trop tôt, c'est-à-dire avant l'accomplissement de la dix-huitième année et s'il durait trop longtemps, c'est-à-dire plus de trois ans. Ces mauvais effets, c'était l'infiltration d'éléments étrangers dans les moeurs et les institutions publiques.

"Ces coutumes étrangères apportées aux Polonais, fussent-elles bonnes en soi, sont cependant mauvaises si elles ne conviennent pas à la nature des gouvernements polonais, si elles ne sont pas adaptées à la manière polonaise aux institutions polonaises, elles enlaidissent, ou bien nuisent aux Polonais davantage qu'elles ne leur viennent en aide"¹⁵.

¹² M. Rej, *Zwierciadło (Speculum)*, ed. J. Czubek, J. Łoś, Kraków 1914, vol. I, p. 78.

¹³ Citation d'après: H. Barycz, *Andrzej Maksymilian Fredro wobec zagadnień wychowawczych (Andrzej Maksymilian Fredro face aux problèmes pédagogiques)*, Kraków 1948, p. 14.

¹⁴ *Ibidem*, p. 31-32.

¹⁵ *Ibidem*, p. 31.

Ce motif a commencé à paraître de plus en plus souvent sous la plume d'écrivains de l'époque du Baroque. Le personnage du gentilhomme qui s'imprégnait, durant son voyage à l'étranger, d'autres coutumes, d'autres manières, ce personnage était devenu, dès la moitié du XVII^e siècle, un motif très fréquent de la satire de mœurs qui se poursuivait durant tout le siècle suivant.

Un document tout à fait caractéristique du fonctionnement du concept du voyage dans la mentalité des gens de cette époque, ce sont les instructions données par un père ou un tuteur aux jeunes partants hors des frontières. Des instructions pleines d'interdictions, d'avertissements, de conseils pratiques et de recommandations. Consignées dans des manuscrits et insérées dans les pages des *silvae rerum*, ces instructions parlaient aussi des profits que devait apporter la visite des pays étrangers, mais en même temps elles comportaient aussi part de critique de mœurs¹⁶.

Jusqu'à présent notre attention s'est portée sur la réflexion théorique, pratique, didactique qui s'est formée à la fin de XV^e siècle dans les mentalités collectives aussi bien en Europe occidentale que dans l'Ancienne Pologne, réflexion qui était liée au phénomène du voyage apparu dans la vie de cette époque.

Nous savons en effet que le voyage consigné, mis en mots, existait encore sous d'autres formes, sous des formes particulièrement importantes. Une de ces formes relevait de la création littéraire lorsque le voyage apparaissait comme le thème et le motif principal de l'oeuvre, comme le motif organisateur de l'action, de la fiction, des héros, recourant à de multiples possibilités verbales et structurales¹⁷.

Pendant, nous ne traiterons pas ici de ce type de littérature du voyage que introduit la fiction littéraire. Nous nous en tenons en effet de ne prendre en considération que les relations de pérégrination se rapportant à un voyage réel, accompli dans un espace concret, dans un temps effectif. Nous traiterons donc maintenant de deux formes voisines, apparentées: des récits et des journaux de voyage, c'est-à-dire d'une création qui ne tient pas de la fiction, mais de la réalité.

Ces deux formes ont, elles aussi, façonné la "conscience du voyageur" de cette époque, mais cela se fait autrement que dans le cas des exemples signalés plus haut, qui proclamaient et justifiaient le besoin d'expéditions à l'étranger. En effet, ici, il s'agissait uniquement d'une relation d'un certain savoir qui

¹⁶ J. Sobieski consacre beaucoup de passages de l'ample instruction donnée à ses fils à des mises en garde contre compagnie inadéquate: "En ce qui concerne la conversation avec des Polonais de chez nous, je vous prie, de tout mon amour parternel, au nom du Seigneur Dieu qui crea le ciel et la terre, je vous ordonne et je vous conjure, sous ma bénédiction paternelle de vous comporter avec la plus grande prudence, et je prierai le Seigneur Dieu qu'il y ait le moins possible de Polonais là où vous serez, car les nôtres tout simplement se querellent volontiers entre eux, ils excitent autrui, rependent des rumeurs l'un sur l'autre, l'un envit chez l'autre n'importe quoi (...). Je vous avertis aussi de ce que nos Polonais s'offenseront lorsque vous ne converserez avec aucun d'eux tous; (...) ils se moqueront de vous, vous appelleront vaniteux, ladre, Jésuites, godelureaux. Il ne faut nullement s'en soucier, faites leurs la figue. C'est ainsi que je faisais, et maintenant en Pologne, ceux qui parlaient ainsi, sont tenus pour des bouffons. Et moi, je suis quelqu'un grâce à Dieu". *Instruction* de J. Sobieski, p. 10–11.

¹⁷ Sur cette question voir J. Abramowska, *Pérégrination en tant que thème littéraire*, in: „Literary Studies in Poland”, vol. XI, 1983.

pouvait façonner des représentations du monde bien définies. Remarquons qu'en chacune des formes possibles du récit de voyage — relation, journal, oeuvre géographique ou guide — se réalisait une "injonction" sociale plus ou moins consciente selon laquelle le voyage devait être décrit. Ce devoir possédait sa motivation pratique: il fournissait des informations utiles pour les autres voyageurs. En outre, ces énoncés étaient une "denrée" de librairie qui était lue et recherchée. Il suffit de dire qu'à la seule époque de la Renaissance française furent imprimés près de six cent titres de récits de voyages et que ce nombre augmenta sensiblement au siècle suivant lorsque la description de lieux et de populations inconnus jouèrent auprès des lecteurs d'une popularité supérieure même à celle des oeuvres littéraires.

Le sort qui échet aux relations de voyage de l'Ancienne Pologne fut tout à fait différent de celui connu par la littérature de voyage chez nos voisins occidentaux. Néanmoins, comme nous le savons, les voyageurs sarmates immortalisent eux aussi par la plume leurs impressions de route, ils parlent des villes, des édifices, des curiosités qu'ils avaient vus. On incitait à une telle démarche dans les instructions paternelles.

"Mes chers fils — écrivait Jakub Sobieski dans l'*Instruction* laissée à ses fils: chacun de vous aura un livre *in folio* de plain papier dans lequel il écrira tous les chemins de son voyage depuis le jour de son départ du logis jusqu'à ce que Dieu lui donne de revenir (...) comme je l'ai fait moi même"¹⁸.

Au fil des années, on a publié en Pologne de plus en plus de textes consacrés aux grands voyages et à leurs héros; s'emplifie aussi, on peut supposer, le nombre des amateurs de telles lectures. Ces textes étaient surtout accessibles à nos lecteurs durant leurs séjours d'études en Italie où paraissaient de grandes oeuvres consacrées aux voyages, telle, l'anthologie des relations de pays étrangères éditée à la moitié du XVI^e siècle par Giambattista Ramusio sous le titre *Della navigazione e viaggi*. Il y eut aussi le volume intitulé *Le historie del Mondo Nuovo* de Girolamo Benzoni (1565). L'oeuvre de Ramusio était, selon A. Sajkowski, connue en Pologne en l'original, mais un autre ouvrage remarquable, le livre de Giovanni Botero *Relationi universali*, qui avait commencé à être publié à Rome en 1591, dut attendre d'être traduit en polonais par Paweł Łeczycki et d'être édité à Cracovie en 1609, puis en 1613 et en 1659¹⁹.

Dans sa préface à cette traduction, préface qui comporte des mots de remerciements à l'adresse de Mikołaj Oleśnicki qui avait soutenu et financé cette édition, le traducteur exprime également des idées intéressantes qui illustrent la conception que l'on se faisait des mérites des grands voyageurs: "Christophe Colomb le Génois, un homme de grande raison, vraiment, et d'un grand courage — comme s'il ne se contentait pas de l'exiguïté de ce monde — s'en est allé sur des mers dont nul n'avait idée pour trouver un autre monde qu'il

¹⁸ *Instruction* de J. Sobieski, p. 7.

¹⁹ Cf. A. Sajkowski, *Znajomość włoskiej literatury geograficzno-podróżniczej w Polsce (S. Ramusio, G. Botero) [La littérature géographique italienne (S. Ramusio, G. Botero) en Pologne]*, in: *Studi slavistici in ricordo di Carlo Verdiani*, Pisa 1979.

trouva en 1492, autre monde si grand et si large qu'il dépasse amplement le nôtre. Après lui, fut tenté Amerigo Vespucci le Florentin de qui ce pays de là-bas fut nommé Amérique. (...) Du temps d'Elisabeth reine d'Angleterre, Francis Drake lui aussi fut tenté et aboutit en 1580. Et après lui, Thomas Candish fit de même en 1588. Finalement tout récemment Olivarius à Nord Ultraiectus, qui était parti de Hollande le 2 juillet 1598, revint quatre ans plus tard le 25 août. Tous ces hommes ne se sont pas seulement gagné une gloire éternelle par leurs pérégrinations mais ils ont aussi montré de quoi l'homme était capable"²⁰.

Ajoutons que ces paroles pleines de respect de Paweł Łęczycycki à l'égard des mérites de Colomb n'exprimaient cependant pas l'opinion générale qui n'accordait pas au découvreur du Nouveau Monde une place si importante²¹.

Par contre, le propos du Łęczycycki qui vient d'être cité correspond à la conviction regnant dans l'Europe d'alors, où l'on croyait aux valeurs du voyage, mais aussi aux mérites de ses héros qu'on louait pour leur courage et pour leur esprit d'entreprise et qu'on investissait d'un rôle de médiateur entre une réalité concrète, réelle qu'ils étaient seuls à connaître, et ceux qui attendaient des informations sur ces choses inconnues. Relater un voyage devenait une entreprise de découverte de l'inconnu qui transportait le lecteur dans ces *terrae incognitae*, une entreprise digne de louanges poétiques:

*[Tu] nous peins un monde tout nouveau
Et son ciel, et son eau, et sa terre, et ses fruits.
Qui sans nous mouiller le pied nous fait traverser l'Afrique
Qui sans naufrage et peur nous rends en Amérique,
Dessous le gouvernail de ta plume conduits*²².

Voilà ce qu'écrivait en 1577 L. Daneau à Jean de Léry.

Le respect manifesté pour cet effort de description de pays inconnus n'empêchait nullement la formulation des exigences que devait remplir une bonne relation de voyage; ce respect n'excluait pas non plus la critique de récits déjà publiés; ces derniers suscitaient souvent la polémique et la discussion. Les uns leur reprochaient une falsification de la réalité, la dissimulation des dangers réels qui menaçaient dans ces pays inconnus; les autres, au contraire, percevaient bien, dans ces oeuvres de voyage, les accents qui décourageaient d'entreprendre d'autres expéditions. Ainsi Samuel de Champlain, dans son oeuvre *Les Voyages de la Nouvelle France occidentale...* (1632), accusait Jacques Cartier d'avoir, dans son *Bref récit et succincte narration de la navigation faite en les îles du Canada* (1545), découragé François I^{er} de poursuivre l'exploitation de la Nouvelle France²³.

²⁰ Citation d'après A. Sajakowski, *ibidem*, p. 293.

²¹ Sur Christophe Colomb dans la littérature de l'Ancienne Pologne, voir: J. Taźbier, *Krzysztof Kolumb w opinii staropolskiej (Christophe Colomb selon l'opinion des écrivains polonais aux XV^e-XVII^e siècles)*, in: *Podróże i odkrycia geograficzne. Studia z dziejów geografii i kartografii*, Wrocław 1973.

²² Citation d'après M. C. Gomez-Géraud, *Le procès d'une relation coupable. De quelques interprétations des récits de Jacques Cartier*, in: «Études françaises», vol. 22, 1986, no 2, p. 64.

Dans ces appréciations de la littérature de voyage apparaissait donc le critère du vrai et du faux, et aussi, cela va de pair, l'exigence d'une relation authentique qui devrait répondre à des buts pratiques en indiquant la route aux voyageurs futurs, en montrant les dangers et en dispensant les conseils indispensables pour ces voyages en terres inconnues.

Cependant, le critère de vraisemblance ou d'in vraisemblance de la relation constituait un critère de "spécialistes", d'historiens, de voyageurs expérimentés. Le gros des lecteurs, ceux à qui ces récits étaient destinés, ceux-là prenaient volontiers leur parti d'une imprécision d'information, de certaine omission, de certains écarts pris par rapport à la vérité. Ils attendaient surtout des récits de choses extraordinaires. C'est justement ce besoin de "l'extraordinaire" si caractéristique des gens de cette époque qui faisait que le lecteur du récit de voyage perdait sa capacité ou même tout désir de distinguer, de discerner le vrai du faux. Cette tendance s'est intensifiée avec le temps; on n'attend plus du récit de voyage qu'il soit une copie de la réalité réelle, mais qu'il soit une accumulation et présentation de choses singulières.

Les textes eux-mêmes fournissent bien des preuves d'une telle orientation de l'intérêt. Ainsi une place particulière y est accordée aux descriptions de cabinets de curiosités et de collections. Ces choses accaparaient l'intérêt des visiteurs. Fréquentes sont les listes de specimens; parfois on insère des catalogues imprimés. Frédéric, le prince de Wurtemberg, qui avait fait tenir, puis imprimer le journal de ses voyages, recommandait d'ajouter à cette relation l'inventaire de la *wunderkamera* du médecin Bernhard Palidanus d'Amsterdam²⁴.

Ludovico Guicciardini cite lui aussi, parmi les choses importantes, dignes d'attention à Haarlem une *donna marine* qui sortait, nue et muette, des flots du rivage.

Ces tendances étaient communes aux voyageurs d'Europe occidentale comme aux Sarmates. Ainsi par exemple Jan Ługowski, âge de quinze ans, cite lui aussi, comme "dignes d'être vu", des merveilles de toutes sortes, des produits remarquables des métiers, des merveilles de la nature. "Entre autres choses, il n'a rien à voir à Ołomuniec si ce n'est une horloge de grand prix: lorsqu'elle sonne, des personnages sortent avec des trompettes et sonnet des trompettes, il y a aussi, quand l'horloge sonne, un personnage qui tient des perles en main, qui compte et lâche les perles l'une après l'autre. D'autres choses sont dignes d'être vues, mais elles se sont en partie détériorées"²⁵.

Cet engouement pour les choses extraordinaires vues en voyage ne disparaît pas du tout au XVIII^e siècle. En 1744, F. X. de Charlevoix écrivait en éditant son *Histoire et Description générale de Nouvelle France*: "Pour peu qu'il dise des choses extraordinaires, il ne trouve aucune croyance. D'autre part, si une Relation est entièrement dénuée de merveilleux, on ne la lit point, c'est-à-dire,

²³ Cf. M. C. Gomez-Géread, *ibidem*.

²⁴ Cf. A. Mączak, *Życie codzienne*, p. 214.

²⁵ *Jasia Ługowskiego podróże do szkół w cudzych krajach (1639-1643) (Les voyages de Jan Ługowski aux écoles étrangères)*, éd. K. Muszyńska, Warszawa 1974, p. 362.

qu'on exige d'un Voyageur qu'il nous amuse, même aux dépens de sa réputation: on veut le lire avec plaisir et avoir le droit de se moquer de lui". Et ailleurs: "(...) revenir d'un pays inconnu, et de n'en rien raconter d'extraordinaire! Ce n'est pas dit-on, la peine d'aller si loin pour n'y voir que ce que l'on voit partout"²⁶.

De cette façon, le singulier, l'extraordinaire ont commencé à prendre le pas sur l'autentique et sont devenus une composante ou plutôt une loi de genre à laquelle se sont soumis les grands voyageurs européens, auteurs de récits en vogue édités à plusieurs reprises, qui décrivaient des terres lointaines, des peuples inconnus.

Ce motif, on l'a dit, était aussi de ceux qui fascinaient dans une égale mesure nos auteurs de journaux de voyage quoique ceux-ci n'aient pas tenu leurs journaux à l'intention d'un large public ni dans le but d'assouvir les goûts de celui-ci. On pourrait multiplier les exemples qui illustrent cet enthousiasme, cet étonnement du voyageur sarmate devant les différentes "curiositates" rencontrées en chemin. On a relaté dans les feuillets du journal les étrangetés de la nature, les "merveilles" de la mécanique et de l'architecture, les effets d'acoustique dans les églises visitées, les machineries complexes. On note aussi les récits fantastiques entendus sur des événements extraordinaires. Fait compréhensible: cette orientation d'intérêt croît avec le Baroque et se manifeste aussi dans l'attitude de nos voyageurs devant les œuvres d'art qu'ils contempnent; ils étaient particulièrement sensibles à l'art des jardins et relataient leurs impressions.

"Ils font des fontaines de toutes sortes; l'eau sort des rochers et roule sur eux comme sur des marches" — écrivait Bartłomiej Wąsowski, après sa visite des Jardins de Tivoli. "Dans les jardins Frascati (...), l'eau tombe d'une haute montagne de toutes les manières, (...) tantôt par les colonnes, en une sorte de *spirabilis festis* faite de rochers qui sont comme suspendus (...) et par ces rochers, elle descend *per pharum*; ailleurs, on a fait une spirale si bien que l'eau tourne tout autour à grand bruit. Là aussi, l'eau semble être une girandula, c'est comme si des rivières tombaient avec fracas, puis cela semble être une grêle, de la neige. Cela vient de la forme par laquelle l'eau tombe à Tivoli dans les jardins d'Estensis. (...) Là, on a fait une ancienne Rome en miniature comme si l'on était dans un théâtre en un lieu distinct, près du mur du jardin"²⁷.

On voit bien apparaître dans cette description le goût baroque de l'extraordinaire et de l'illusion. Le monde vu en voyage devient vraiment, pour celui qui écrit, une matière où il peut choisir des motifs, des aspects qui l'intéressent. Le plus important, cependant, c'est que cette réalité contemplée constitue en même temps un terrain qui permet au spectateur d'exprimer son enthousiasme et les penchants esthétiques dominants de son époque. Ceci concerne autant le contact avec la nature et les transformations que l'homme y a apportées que le contact avec l'art plastique.

²⁶ Cf. M. C. Gomez-Géraud, *Le procès d'une relation coupable*, p. 70.

²⁷ Citation d'après A. Sajkowski, *Włoskie przygody Polaków*, p. 159.

Des extraits de journaux montrent le goût des représentations picturales qui expriment une inquiétude violente, la souffrance, la laideur, le macabre.

Voici ce qu'écrivit l'abbé Woysznarowicz visitant en 1668 le palais Farnèse, à propos d'un crucifix qu'il y vit: "... fait d'un ivoire qui *expressit* à merveille l'homme mourant. Cet artisan a fait cette sculpture à partir d'un homme vivant, homme qu'il a, de propos délibéré, pendu à une croix et qu'il a tue pour pouvoir l'exprimer mourant"²⁸.

D'autres propos, ceux notés par Lanhaus à l'occasion de sa visite de la galerie des Offices, relèvent incontestablement eux aussi — quoiqu'ils soient sensiblement plus tardifs, de 1768 — de l'esprit baroque, comme le signale A. Sajkowski: "... ces objets allemands sont faits d'ivoire, et la tête de cire, écorchée à moitié et cette peau est là *ad vivum*, comme naturelle, quoique de cire (...) fait de cire une vieille aire où il y a force cadavres qui semblent en debut de putrefaction, et puis un air fait *ex simili materia*, et tout cela *ad vivum*, *vere obstupui et lingua faucibus haesit*, voilà ce que peuvent *ars et sagacitas humana*"²⁹. Les tableaux magnifiques de la galerie, Lanhaus les signale en termes généraux; son attention n'a été retenue que par un tableau qui crée l'illusion de l'éclat de la lumière d'un cierge sur le visage peint.

Le voyage mis en pages de journal ou de récit, ce n'était pas seulement une façon de manifester ses goûts esthétiques, cela permettait également d'exprimer à souhait les émotions religieuses suscitées par le contact avec les lieux saints, avec l'architecture sacrée, et surtout avec les reliques elles-mêmes. Ces dernières occupent une place de toute première importance, dans les journaux des pèlerins de l'Ancienne Pologne surtout.

Ainsi, dans tous ces phénomènes vus en cours de route, l'auteur de la relation ne procède pas seulement à une sélection, à un choix des choses "dignes d'être vues" et donc d'être consignées; il ne révèle pas seulement ses goûts, mais en même temps, il interprète à sa manière propre cette réalité, il la présente, il la met en forme, et cela se fait à l'instigation de certains facteurs indissolublement liés au phénomène du voyage.

Le premier de ces facteurs est évident, inévitable dans cette situation de changement de lieu et d'entourage, dans cette situation où on vit "ailleurs". Une telle situation crée, par nature, un contact avec l'"Autre", avec l'"Etranger". En termes plus précis: dans le voyage apparaît l'une des formes de manifestation du phénomène de prise de conscience de l'"Autre". Percevoir, connaître l'existence de l'"Autre", en prendre conscience, ce n'est certes pas lié à la seule situation du voyage, cela fonctionne — généralement — au sein de la conscience sociale et c'est perçu de diverses façons. Sur la complexité, l'hétérogénéité de cette question, Tzvetan Todorov attire notre attention: il écrit qu'on peut découvrir les "Autres" parmi nous-mêmes, qu'on peut concevoir les autres comme un groupe social auquel nous n'appartenons pas, un groupe différencié

²⁸ *Ibidem*, p. 161.

²⁹ *Ibidem*, p. 162.

intérieurement, mais situé à l'intérieur de notre société (ce sont les oppositions femme–homme, pauvre–riche, fou–normal)³⁰.

Mais l'“Autre” peut aussi se trouver à l'extérieur du cercle social donné, et cela se fait lorsque nous le percevons comme appartenant à un milieu distinct du nôtre, avec sa langue, ses coutumes, sa religion, sa couleur de peau différentes. Il y a là une variante de l'“Autre” qui se trouve en dehors de nous, loin de nous. Ce cas peut être lié de façon intégrale au phénomène du voyage.

Ce fait évident, inévitable de la confrontation avec un monde, une nature, des êtres différents, telle était aussi l'expérience première des voyageurs d'autrefois, une expérience aux conséquences bien réelles sur la formation des mentalités de gens de cette époque et sur le fonctionnement du concept de voyage dans la conscience sociale.

La perception de l'“Autre”, c'est le point de départ qui provoque la verbalisation des premières impressions du nouvel arrivé, qui le pousse à généraliser et qui le force surtout à chercher des points de références indispensables à la formulation de sa relation.

On peut, en gros, indiquer trois éléments essentiels sur les–quels se sont concentrées les relations de pays inconnus, les relations de cette réalité différente de la familière, connue de voyageur. Ces trois éléments, ce sont: la nature, la ville, les gens. Ces motifs ont été traités, à des degrés divers, dans les différentes relations de voyage. Certaines de ces relations pouvaient se préoccuper surtout de thèmes urbains, d'autres étaient fascinées par une nature nouvelle, inconnue. Cette nature apparaît souvent par exemple dans les journaux de l'Ancienne Pologne qui signalent une flore, une faune différentes et qui décrivent ce monde nouveau en le comparant à la nature du pays natal; Wojciech Miaskowski écrit, après avoir vu un éléphant: “... de petits yeux, mornes comme ceux d'un cochon”³¹. Maciej Rywocki, en voyant des animaux inconnus amenés d'Inde, les définit comme suit: “... deux bêtes comme des chevreuils, mais qui ne sont pas si grandes, elles ont des cornes comme des chèvres, elles ont des raies noires sur le corps, elles ont des pattes toutes fines comme les grues. J'ai vu une autre merveille venue d'Inde, qui ressemblait à un cochon, les soies étaient pareilles à celle d'un hérisson, mais pas si dures”³². Rappelons encore les descriptions, citées à maintes reprises, que fit Mikołaj Krzysztof Radziwiłł de la végétation de l'Égypte: pour lui, le cèdre était “semblable au mélèze”, la houppe d'un dattier était comme un goupillon.

Dans la sphère de l'“Autre”, il y a aussi, outre la nature, la ville, avec son architecture, ses fortifications. En ce cas, le voyageur venu de Pologne cherche également des points de référence afin de définir de la façon la plus lapidaire possible ce centre urbain qu'il voit pour la première fois. Cependant, si la flore

³⁰ Sur cette question voir: T. Todorov, *La Conquête de l'Amérique, passim*.

³¹ *Wielka legacja Wojciecha Miaskowskiego do Turcji w r. 1640 (La Légation de Wojciech Miaskowski en Turquie, 1640)*, éd. A. Przyboś, Warszawa 1985, p. 72.

³² M. Rywocki, *Księgi peregrynackie (Le journal de la pérégrination)*, éd. J. Czubek, «Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce», vol. XII, Kraków 1910, p. 200.

et la faune inconnues provoquent des comparaisons avec la nature du pays natal, par contre la civilisation sous sa forme d'art urbain ne renvoie pas l'imagination sarmate aux villes polonaises, mais suscite plutôt des comparaisons avec les centres urbains déjà rencontrés en cours d'itinéraire. Jakub Sobieski compare Gand à Paris, et Wojciech Radoliński écrit qu'après les splendides villes italiennes, Lyon ne peut plus lui faire grande impression.

Les différences agressent le voyageur à chaque pas, même dans l'apprentissage des nouvelles unités de mesure, de poids et de monnaie; ces différences le forcent à chercher des points de référence; la distance est comptée en lieues polonaises, les prix et les dépenses le sont en *złoty* polonais.

Il y a, enfin les hommes différents, leur couleur de peau, leurs coutumes, leur religion: Voilà le troisième plan de la connaissance de l'"Autre". Ce plan était sensiblement plus accessible aux participants des expéditions maritimes, exotiques, aux expéditions de découverte — qu'aux voyageurs qui parcouraient les routes d'Europe. Aussi les journaux vieux polonais, ceux qui concernent essentiellement le continent européen, n'abordent-ils que rarement cette question, si ce n'est lorsque la relation parle d'un voyage en Terre Sainte ou en l'Orient Proche, ou bien lorsqu'il s'agit d'une confession différente³³. En effet, si ces voyageurs tombent sur des villes protestantes, ils notent alors le caractère différent des offices, en exprimant souvent leur attitude face à ceux-ci.

Par contre, les descriptions de populations de pays non européens remplissent les pages des relations des voyageurs d'Europe occidentale et méridionale. Pour ceux-ci, la découverte du Nouveau Monde était une aventure, une expérience pratique et intellectuelle. Et cela, non seulement en raison de la découverte d'une nature nouvelle, inconnue, mais surtout en raison du contact avec un "Autre" humain. C'est lui qui agressait carrément l'imagination de l'arrivant, par son vêtement ou par sa nudité, par son impuissance à le comprendre, par ses coutumes, par sa religion. Les Européens ne pouvaient pas, pour approuver ces faits si différents de leur foi, de leurs lois, de leurs traditions, de leur vision du monde, s'en tenir uniquement à la constatation de l'existence de l'"Autre". Il devait lui conférer un sens.

Mais en ce cas, l'affaire est plus compliquée que lorsque l'objet de la description des phénomènes nouveaux étaient les "signes" de la nature. Ces derniers provoquent en effet des associations stables existantes entre deux phénomènes, et il suffit qu'apparaisse un, pour qu'on puisse s'en référer à l'autre, connu; l'énoncé de l'information ne présente donc pas de difficulté. "Il y a ici beaucoup d'arbres, écrit par exemple Colomb dans son *Journal*, très différents des nôtres". "Metz, c'est une ville royale bien bâtie, aussi grande que cinq Amberg"³⁴, remarque Johannes Lange en 1526.

Par contre, les signes qui font partie intégrante de l'être humain — les mots, la langue — c'est ne sont pas de simples associations avec la chose qu'ils

³³ Sur cette question voir M. Ciccarini, *Il richiamo ambivalente, passim*.

³⁴ Cf. A. Mączak, *Życie codzienne*, p. 262.

déterminent; ils doivent être relayés par des significations données, reconnues qui constituent une réalité intersubjective. La difficulté de description de l'“autre homme” résidait non seulement dans le caractère différent de l'objet vu et décrit, mais aussi dans le fait que les découvreurs de nouveaux continents amenaient dans leurs bagages des représentations déjà fixées de l'être humain, des représentations qui puisaient leurs sources dans la pensée philosophique du Moyen Âge ainsi que dans les images façonnées par la littérature. Ces dernières, ces légendes géographiques médiévales, qui datent d'avant la découverte de l'Amérique, ce sont les premières descriptions de l'Inde, de la Chine, de l'Afrique du Nord. Ce sont aussi les oeuvres historiographiques qui étaient très répandues et connues incontestablement de beaucoup d'auteurs de relations de voyage. L'historiographie a créé au cours des siècles des images données d'un homme toujours “le même”, incarnant des vertus bien définies, des exemples de comportement, d'actes héroïques.

Ce type de représentations, qui était fixé et fonctionnait socialement, pouvait perdre de sa puissance, appliqué à la description de l'homme “sauvage”, perçu dans les histoires des grandes découvertes géographiques. Cette question se posa avec une intensité particulière lors de la découverte de l'Amérique, ou, plus précisément, des Indiens d'Amérique. La littérature relative à ce sujet, à cet événement — le plus étonnant de notre histoire, comme l'a défini Todorov — cette littérature consacre beaucoup de pages aux relations écrites par Christophe Colomb, aux impressions qu'il éprouva dans ses contacts avec une population si différente des êtres humains connus jusque là. Les spécialistes attirent pourtant notre attention sur une sorte de subordination des relations du découvreur du Nouveau Monde à des images qu'il possédait déjà antérieurement, images qui lui faisaient se représenter les Indiens, non comme ils étaient, mais tels qu'ils auraient dû être selon lui. Comme le dit de façon lapidaire Todorov: “Il découvre l'Amérique non les Américains”.

On souligne également une certaine superficialité dans ses observations de l'“Autre”; il est vrai que Colomb ne tient pas compte, dans sa relation, des aspects de la communication orale, il est vrai qu'il ne voulait pas accepter l'homme qu'il avait vu là-bas comme un être différent, authentiquement différent des représentations de l'homme qui avait cours³⁵. Cette absence frappante de comportement relativiste fait que le journal de l'expédition de Colomb s'éloigne tellement des relations écrites un peu plus tard par des voyageurs venus d'Europe qui, en fixant leurs impressions, ouvrirent la voie à l'ethnologie.

³⁵ Fr. Moulin écrit: “[Colomb] Héritier des utopies, des chimères et des légendes médiévales, il reste fort d'un préjugé qui le module totalement. De plus, intégré dans un système de vision du monde ou l'hégémonie du modèle prévaut et où le merveilleux reste prégnant, non seulement il ne remet pas en question ce système mais ce dernier l'emporte à interpréter les signes de la nouveauté au nom d'une conviction et d'une connaissance qui n'ont rien de scientifiques”, *Christophe Colomb et le discours sur l'autre*, in: *Les Groupes dominantes et leur(s) discours*, Paris 1981, p. 174-174.

Parmi les successeurs de Colomb, on cite d'ordinaire en tout premier lieu Jean de Léry qui, fuyant les persécutions religieuses, partit en 1555 pour le Brésil. Le fruit de ce voyage, ce fut une oeuvre de grande importance pour la formation des mentalités des temps modernes: *l'Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, qui ne fut éditée qu'en 1578. De cette oeuvre, Claude Lévi-Strauss a dit qu'elle était le bréviaire de l'ethnologue. Elle contient l'enregistrement des premières expériences de la connaissance de la différence, elle nous donne tout un catalogue de découvertes, un catalogue mené de façon rationnelle.

L'intérêt manifesté pour un homme différent de ceux connus jusqu'alors, et surtout ce concept de "bon sauvage", cela donna naissance plus tard à l'un des motifs dominants des relations des voyageurs français du XVII^e siècle et, selon G. Atkinson, cela pesa de façon décisive dans l'élaboration de la mentalité de l'homme "des Lumières"³⁶.

Attirons à notre tour l'attention sur les conséquences de cet apport fondamental du voyage qu'était le contact avec l'"Autre" dans ses diverses manifestations, à plus ou moins grande échelle. Une de ces conséquences fut qu'on se convainquit de l'importance toute particulière du regard dans le processus de connaissance. Cette conviction avait pris de l'importance, et d'actualité, dès la Renaissance, jointe à un désir de contact empirique avec le monde. "Ce n'est pas l'oreille, mais l'oeil qui devrait être notre guide dans le monde", disait en 1617 le grand voyageur Fynes Moryson, qui insistait sur la valeur de la réception visuelle.

Ces opinions, répandues en Europe occidentale, étaient partagées également par les voyageurs de l'Ancienne Pologne, surtout au XVI^e siècle. "Tu diras sans doute — écrivait Stanisław Orzechowski — que je connaîtrai tout cela en restant chez moi, en Pologne, sans jamais voir la mer ni le mont Sinaï. Tu pourras, toi, le pantoufflard, rester chez toi et en entendre parler, tout comme dans son coin, la chauve-souris entend parler du soleil qu'elle ne voit jamais". Et lorsqu'il cite plus loin les conditions pour être bon et vertueux, il écrit: "Crois moi: celui qui veut être quelqu'un, il doit connaître le monde".

Regarder, se convaincre de visu de l'existence de choses différentes, ou bien apercevoir ce dont on a entendu parler et qu'on a appris précédemment, bref, cette composante fondamentale de l'existence "ailleurs" devait inévitablement libérer cet état d'esprit qui accompagne dans une faible mesure la vie d'un homme sédentaire, mais qui était propre surtout à l'existence campagnarde qui était le lot de la majeure partie de nos voyageurs.

Cet état d'esprit, c'est une curiosité qui pousse à observer. Cette curiosité pouvait s'exprimer par un besoin intérieur de découverte, de connaissance de choses nouvelles. A grande échelle elle se manifestait dans le comportement, dans les agissements de voyageur comme Christophe Colomb. "Ce que je veux, c'est voir et découvrir autant que je pourrai", écrivait-il le 19 octobre 1492, et quelques mois plus tard, il ajoutait qu'il ne voudrait pas partir sans avoir vu toute la terre qui s'étendait à l'ouest ni avant d'en avoir longé le rivage. Las

³⁶ Cf. G. Atkinson, *Les relations de voyage du XVII^e siècle*, *passim*.

Cassas dans le journal de la troisième expédition de Colomb, parle ainsi de son héros: "Il dit qu'il est prêt à tout abandonner pour découvrir d'autres terres et pour percer leurs secrets. Ce qu'il voulait le plus, c'était d'écouvrir une fois encore".

Cette particularité de mentalité, cette tournure d'esprit sans laquelle, incontestablement, n'aurait pu se constituer le type du voyageur, cette spécificité bien éloignée de la formation intellectuelle et psychique propre au type du casanier épris de vie sédentaire, était connue aussi de nos voyageurs sarmates et elle s'est exprimée dans leurs écrits de voyage. Ainsi par exemple Jacques Sobieski exprime à maintes reprises sa curiosité de connaître sans cesse des lieux nouveaux: "En ce temps [1609] où Monseigneur le Marechal habitait à Paris, il m'engagea en juillet, à l'époque de vacances déjà, à venir avec lui en Angleterre, royaume tout proche et dignes d'être vu, et ce, en été justement, quand on peut s'attendre à naviguer sur une mer calme. Je ne me suis pas fait prier, je me suis mis en route bien volontier, à la Grâce de Dieu, en m'en tenant à cette ancienne maxime: *Facundus comes in itinera stat pro vehiculo*". Et ailleurs, nous lisons: "Je ne voulait point retourner en Brabant par la Hollande, et desiroux de voir de mes yeux toujours plus de choses différentes, je fis un petit détour par un coin de la terre allemande limitrophe de ce pays-là"³⁷.

Maciej Rywocki ne fut pas davantage éffarouché par les dangers lorsqu'il voulut voir des choses extraordinaires: "De ce lieu, nous parcourûmes à cheval deux lieux polonaises—écrit-il. — Nous vîmes une très grande montagne qui brûlait, il y avait un tel bruit que les cheveux se dressaient. Près de cette montagne, là où tout est brûlé, bout une eau verte et blanche, si vénéneuse que si elle touche un homme, aussitôt, il tombe. Quelques semaines avant nous, un Allemand a disparu avec son cheval dans cette eau qui bouillait; on le retira, mais il était déjà mort et se désintégra en morceaux. Si l'on met trois oeufs dans cette eau, même si on les enferme hermétiquement dans un pot de fer, un au moins périra. Nous, nous avons osé cela, voulant éprouver ce qu'il y avait là".

La curiosité, l'observation, le contact avec le nouveau, avec l'inconnu, c'était aussi acquérir de l'expérience. Cette dernière apparaissait souvent dans les écrits de voyage, tantôt au fil de la relation, tantôt dans les généralisations et justifications préliminaires. Jan Hagenau écrivait dans son journal: "En cela réside la force et la puissance de l'expérience qu'on ne peut rien mener à bien pleinement et comme il faut, sans son aide, car il n'existe personne qui aurait appris sans une pratique quotidienne [...] et quoique pour bien saisir les façons et méthodes de l'expérience, des routes innombrables de l'esprit s'ouvrent à celui qui le désire, cependant cette route est plus sûre et moins ardue, celle qui, présentant pendant le voyage le touches de la curiosité, réalise tous les desseins"³⁸.

Ce sujet apparaît à plusieurs reprises dans les déclarations des auteurs d'Europe occidentale. Ceux-ci ont souligné le rôle et l'importance de l'expé-

³⁷ *Dwie podróże Jakuba Sobieskiego do krajów europejskich (Deux voyages de Jakub Sobieski en Europe)*, éd. E. Raczynski, Poznań, 1833, p. 37.

³⁸ J. Hagenau, *Dziennik podróży królewicza Władysława Wazy (Journal de voyage de Ladislaus Vasa, prince royal)*, éd. A. Przyboś, Kraków 1977, p. 44.

rience, ils se faisaient l'écho, incontestablement, de l'antique sentence *Experientia magistra rerum*. Cependant, dans la formulation de ces opinions, les exemples antiques traditionnelles étaient étayés par perception de faits, de phénomènes nouveaux, inconnus des Anciens, des faits qu'on s'efforçait de connaître et d'interpréter de manière neuve.

Au cours de ces réflexions, qui arrivent à la fin, je me suis efforcée de distinguer et décrire les deux questions liées au problème signalé dans le titre de cet essai. Le premier de ces thèmes concernait les convictions et les réflexions qui se sont formées progressivement autour de ce phénomène qui prenait de plus en plus d'importance dans la vie de cette époque, phénomène qui engagea des investissements financiers, l'activité de véritables cohortes de gens entrepreneurs et curieux du monde, phénomène qui devint un sujet de relation littéraire ou paralittéraire. Nous avons vu que le thème du voyage s'est retrouvé dans des exposés de propagande qui recouraient à diverses possibilités d'énoncé. Nous avons vu que le voyage était compris comme une valeur réelle, comme une action digne de la plus haute estime; de même, ses participants furent élevés au rang de héros.

L'autre partie de cet essai a tenté de retracer les attitudes, le vécu, les convictions inscrites dans ces récits à propos de la route parcourue, des lieux, des gens nouveaux et inconnus vus en cours de route. Les observations relevées ici ont montré, semble-t-il, la polysémie de cette littérature du voyage. Celle-ci fonctionnait soit comme un énoncé de valeurs cognitives réelles, soit comme une lecture intéressante, traitée sur un pied d'égalité avec les romans lus couramment. Ainsi donc dans l'appréciation de la relation de voyage est intervenu le critère du vrai et du faux qui mettait au premier plan la charge informative de l'énoncé. En même temps aux yeux du large public, le récit de voyage revêtait de l'attrait en raison des aspects extraordinaires, fantastiques, inconnus qu'il comportait. Par là même, le voyage mis sur papier s'est mis à fonctionner comme l'assouvissement des penchants littéraires et esthétique des lecteurs de cette époque, comme l'accomplissement de leurs attentes, tandis que pour celui qui l'écrivait, le voyage constituait un terrain d'expression de ses goûts artistiques — rappelons notamment les descriptions de jardins, de fontaines, et de galeries de peintures.

La polysémie du voyage—objet de description va encore plus loin, elle permet de percevoir des changements de mentalité stimulés par l'existence en un "ailleurs", situation qui confrontait surtout le nouvel arrivé au phénomène d'un "Autre", qui le confrontait à une nature, une civilisation, une humanité différentes. Nous avons parlé des diverses réactions suscitées par ce fait, de l'éveil de nouveaux états de pensée, états inconnus ou presque des gens menant une vie sédentaire.

Toutes ces formes de fonctionnement du voyage dans la mentalité de gens de cette époque, que j'ai quelque peu développés, constituent bien évidemment à peine un prélude, ils ne font qu'indiquer le sens de recherches ultérieures. Chacune des questions signalées ici possède sa place distincte, importante dans

les journaux de voyage de l’Ancienne Pologne. Ainsi, par exemple, la “vision” de la ville, par les voyageurs sarmates, l’attitude face aux reliques et aux lieux saints, la description de la nature, l’indication de points de référence dénotant le caractère et le mode de consignation, tout cela exige d’être discuté pleinement, de manière analitique, surtout si notre intention principale doit être le traitement du phénomène du voyage dans la perspective de la culture intellectuelle de ces temps anciens.

(Traduit par *Elisabeth Destrée–Van Wilder*)